



HAL
open science

Identités poétiques

Paule Plouvier, Renée Ventresque

► **To cite this version:**

Paule Plouvier, Renée Ventresque. Identités poétiques. Presses universitaires de la Méditerranée, 52 p., 1994. hal-03336835

HAL Id: hal-03336835

<https://hal.science/hal-03336835>

Submitted on 7 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Identités Poétiques

Rédaction :

Paule Plouvier

Renée Ventresque

N° 1 - 1994

Ethique de la Poésie

SOMMAIRE

Avant-Propos	9
Yves Bergeret	
Sur quelques poèmes d'Yves Bergeret rapportés de Chypre (étude)	13
Poèmes inédits	15
Jean Mambrino	
« Lumière soit ! » (étude)	29
Poèmes inédits	31
Pierre Oster Soussouev	
« Il n'y a pas de corpus » (étude)	43
Poèmes inédits	46
Compte rendu du débat du 22 avril 1993	55

Nous exprimons notre vive gratitude à Pierre Oster Soussouev, Jean Mambrino, et Yves Bergeret, qui nous ont généreusement donné les poèmes inédits que nous publions ici accompagnés de quelques notes.

AVANT-PROPOS

Identités Poétiques est né du désir de réunir chaque année à l'Université Paul Valéry de Montpellier quelques poètes dont l'œuvre en cours participe à l'existence et au renouvellement de la poésie parmi nous. Ce désir inscrit tout naturellement *Identités poétiques* dans la ligne des multiples revues qui en France aiment et défendent la poésie.

Mais *Identités Poétiques* nourrit une ambition particulière. Face au courant qui privilégie dans la poésie la mise en abyme du langage et les imprévisibles effets de sens qui en résultent, *Identités Poétiques*, sans ignorer la force novatrice d'un tel courant, choisit de se tourner vers une autre forme de l'expression poétique.

Peut-être, en effet, l'urgence des problèmes constitutifs de notre époque est-elle en train, aujourd'hui, de déplacer l'accent de la poésie comme questionnement sur le langage vers une interrogation plus directe, oserions-nous dire, plus « naïve » : comment parvenir, dans la nudité de la pensée, à une poésie soucieuse de l'incarnation qui prend en charge la douleur immédiate de ces faits appelés « divers », aussi bien que la rencontre anecdotique qui illumine, dans l'espoir sans fin d'une rédemption ? Une poésie tâchant à s'aboucher directement au réel ?

Nous avons donc invité le 22 avril 1993 Pierre Oster Soussouev, Jean Mambrino, Yves Bergeret. Ces poètes abordent tous trois la

création poétique avec la même exigence, mais pour chacun la question du rapport de la langue et du réel se pose dans un paysage spirituel spécifique où varie la part faite à la réflexion sur le langage.

Ainsi, dans le jeu de ces différences, chacun a accepté de venir se situer face à la question que nous avons proposée : « Ethique de la poésie ? ». Question qui implique l'usage de la Parole, donc de la poésie, mais aussi la production du sens, donc la tenue de l'homme dans le monde.

Né en 1948, Yves Bergeret est actuellement en poste à la Bibliothèque Publique d'Information du Centre G. Pompidou à Paris.

Il publie depuis une quinzaine d'années aussi bien en France qu'à l'étranger, surtout à Prague où il vécu :

Territoire à cœur ouvert, Gallimard, 1981.

L'Avance, le Dé Bleu, 1984.

Le relèvement d'Icare, en collaboration avec Guy Goffette, La Louve, 1987.

Le voyage en Islande puis ailleurs, Alidades, 1989.

Poèmes de Prague, Le Temps qu'il fait, 1992.

Il faut ajouter à l'œuvre de poète d'Yves Bergeret une activité de traducteur : il a traduit en particulier le *Mozartiana* de Vladimír Holan en collaboration avec Jiri Pelan (Fata Morgana 1991).

Sur des poèmes d'Yves Bergeret rapportés de Chypre

Dans ces quelques poèmes choisis parmi ceux qu'Yves Bergeret rapporte de son premier séjour à Chypre, l'insistante voix pudique des *Poèmes de Prague*, son dernier recueil, continue de se faire entendre. Ici comme là s'amorce un cycle – un rythme d'écriture cher à Bergeret – que ponctuent cette fois encore des lieux, nommés ou anonymes, tous cependant immémoriaux, comme dans *Poèmes de Prague*, et lourds d'humanité.

Mais aujourd'hui Rilke s'efface devant Séféris. A la « terre chancelante de Bohême » et au « vieux cimetière juif » de Prague, succède un pays vigoureusement méditerranéen dont la lumière éclate à travers les syllabes des noms qui l'habitent, Platrès, Asinou, Agia Irini ou Pedoulas. Le paysage se compose ici en toute franchise, une île, des eucalyptus, des pins, un torrent à sec, un sanctuaire dans la montagne, une petite chapelle, le bleu du ciel et de la mer.

C'est que la poésie d'Yves Bergeret, on le sait bien désormais, ne redoute ni le présent, ni le quotidien, ni l'anecdote. Ou, plus justement, sa parole double toujours magiquement, et comme naturellement, le monde de l'ici et du maintenant, de son avers grandiose, le sacré, l'intemporel et l'universel. Le geste le plus énigmatique des insulaires se devine répétition rituelle d'un cérémonial ancien et inconnu : ces gens qui « courent sur place, / des rameaux de cerisiers à la main » appartiennent à la même race que les « paysans », « chasseurs » et « pêcheurs » confiant leurs vœux « Depuis trois mille ans » aux statuettes d'Agia Irini. Du reste, marbre ou terre cuite, les dieux

veillent toujours, Aphrodite au « visage un peu gourd », de modestes divinités rustiques, et aussi bien les « galets plats » dont « les stries blanches » dessinent « les trajectoires de l'amour » « jusqu'au creux de la main » qui les ramasse sur le rivage.

Car la poésie d'Yves Bergeret est une poésie des sens. Tout le corps y est requis, les jambes, les articulations, le cœur, la peau, l'œil surtout, avide, dont le regard, qui ignore avec bonheur les hiérarchies, s'agrandit aussitôt en méditation. « Un dernier café sur la terrasse de la maison de Pedoulas », une promenade matinale « entre les platanes qui érigeaient leurs troncs blancs / en colonnes légèrement inclinées pour les oiseaux », une visite dans un musée, cela suffit pour que poignent le sentiment de notre fragilité, « enfants laissant derrière eux des jouets épars » et l'évidence du « retrait de l'amour ». La vie, la mort, la vieillesse, les « guerres antiques » et celles d'aujourd'hui, voici que prend forme la réflexion, et parallèlement, parce que la préoccupation éthique n'assèche jamais ici les forces du désir, jaillit « l'élan brut de ce qui nous dévore, / nous fait dévorer le bleu du ciel et le bleu de la mer ».

La poésie d'Yves Bergeret est en effet aussi une poésie du désir. Désir du « froid vif », du « charroi bancal de la montagne », de la rencontre, désir encore, et ce n'est pas le moindre, des mots. Ni outils rigides, ni pierres précieuses, ces mots « simples et aveuglants / dans le brouhaha du monde », sont une eau bénéfique où l'« homme jeune » a plongé et d'où il sort, nouvel Orphée marchant dans une nature amie, pour contempler enfin, ô joie, le ballet d'une réalité délivrée de la pesanteur. Et même si « des douleurs cinglantes sont encore agrippées dans les pentes », cette joie et ce rire qui retentit ici et là dans les poèmes nés de Chypre, sont pour nous, de nouveau, un encouragement.

Inédits

*Sur quelques personnes et quelques sites remarquables
lors d'un premier séjour à Chypre*

I

Sur les statuettes du sanctuaire rural d'Agia Irini

Elles font un amphithéâtre au Musée Archéologique
affairées par centaines à nous regarder passant dans la salle
avec nos pauvres soifs et nos colifichets bizarres en travers de la vue.
Elles, leurs yeux sont grand ouverts et vides.
Pas grand chose à receler ni à trahir. Ni à tourmenter.
Depuis trois millénaires, transporter dans la terre cuite
les vœux droits et épars des paysans, des chasseurs et des pêcheurs :
nourrir, aimer, faire fuir,
nourrir, aimer, faire taire, faire chanter la terre
où toutes, statuettes après statuettes, elles appuient leurs pieds
comme des galets ronds ou des bœufs
ne se rendant pas compte qu'elles ajoutent aux fossiles du fond des mers
fichés dans le sable qui vogue parmi les collines de Chypre
les reliques des intentions et des craintes de vous et de nous
qui ne cesserons jamais d'être les enfants laissant derrière eux des jouets
[épars.]

II

Sur une petite tête d'Aphrodite en marbre

« Les buis nous ont griffés,
 nous nous sommes hâtés le long des routes,
 puis un matin », avouent (ils en restent fiers) les sentiments
 et les dévotions et les craintes déguisés en petits dieux
 à front bouffon et mains d'argile,
 « nous nous sommes installés dans ta pierre.
 Nous frémissons encore dans ta chair,
 nous veinons les joues, le front de la pierre ;
 oui, nous remuons dans ton immense chevelure
 (mais tu l'as nouée en torche sur le haut de ta tête)
 où ondoient comme vagues au rivage
 la rumeur de nos vœux et le lent cri du monde.

- Mes yeux enfoncés loin de la vie, leur demande la statue,
 sont-ils assez fidèles à la vie qui vous fuit et me fuit ?
 Mes yeux grand ouverts dans le blanc du marbre
 sont-ils assez fidèles à la mort qui nous embrasse
 de son long baiser de mère aveugle ? »

Ils se bousculent, ils ne l'entendent pas,
 ils sont devenus les petits accidents de la lumière
 sur le grain du marbre.
 La statuette s'est amincie en petit galet de tendresse
 qui roule dans l'air où roulent les vœux de tous,
 perdus entre la mer où mourir
 et la terre où renaître.

Petit visage rond, un peu gourd,
levé vers l'eau de la lumière,
ne demandant pas pourquoi,
petites lèvres closes sur le retrait de l'amour.

III

Portrait d'homme jeune

Il a plongé dans la langue, son corps s'est trempé,
l'eau des mots lui ruisselle encore aux jambes.
Il a plongé dans l'espace et le doute de l'espace.
Les mots, il ne les lit pas, il les esquisse entre ses lèvres
et les dépose sur des rochers, des branches, du sable.
Puis il descend par de minces éboulis presque blancs
dans le passé ; c'est un cratère (ou un cirque) beige et blanc,
des douleurs cinglantes sont encore agrippées dans les pentes,
des pierres coupantes, des ruissellements, quelques joies aussi ;
il descend de guingois, un pied toujours plus haut que l'autre ;
il s'allège en descendant dans la chair étrange de la vie ;
il découvre sa femme : elle est une île levant dans le blanc,
elle est une île avec des mots simples, aveuglants
dans le brouhaha du monde.
Il engendre des enfants, se courbe pour leur parler,
mais ils sont des arbres, non pas aveuglants mais clairs
dont l'ombrage l'aime et le rejette dans la pente.
Il descend ainsi jusqu'à un lac
dont l'eau est blanche et immobile ;
à la surface il voit tourner
en patineurs d'une extraordinaire légèreté
les choses et lui riant
comme une ombre griffée dans la pensée.

IV

Portrait de l'archéologue

Elle m'a guidé dans les salles du musée ;
je la suivais de vitrine à vitrine,
à cheval sur une crête entre le savoir des choses antiques
et le vide où bourdonnent les vents intérieurs ;
elle souriait toujours en expliquant les rituels
et en restaurant sous les voûtes la crainte des parturientes
et la joie des chasseurs.

Elle sourit toujours, ses rides au coin des yeux
se serrent pour presser les menues monnaies de l'amour
encore, encore tant qu'il est temps
avant la proche vieillesse et l'oubli dans l'âge,
et les répandre en petite pluie d'or à peine visible,
menu pollen de la pensée sur les ruines calcinées
et le désastre épars.

A la terrasse du café face au musée
tombent maintenant les premières gouttes de l'orage.
Mais elle se tient sur l'autre rive de la conversation,
un peu de soleil sur les lèvres.

Une automitrailleuse passe dans la rue.

« Rassurez-vous, ajoute-t-elle, elle dépend de l'ONU »
tandis que reflue sous les mots
le vacarme des rites et des guerres antiques.

V

Un voyage

Nous sommes montés jusqu'au haut du Troodhos
 dans la brume, le froid, même le grésil,
 petits pèlerins un peu cocasses ballottés de nuages
 et du froid humide qui étrille les sentiments dans le dos.
 Pins comme vieilles gens. Chemins comme graviers sous la dent,
 gelante brume lavant la lumière
 courant de nos fronts jusqu'au pied de la nuit.



Je me levais tôt le lendemain ;
 ciel pur, froid vif, je quittais la maisonnette
 assise dans un verger de Platrès, à mi-pente de la montagne.
 Entre deux collines brillait au loin la mer.
 Je marchais entre les platanes qui érigeaient leurs troncs blancs
 en colonnes légèrement inclinées pour les oiseaux,
 pour les pensées des gens inquiets de bonheur,
 pour le vent rhéteur dont la source est la mer.



A midi nous atteignîmes sur le rivage les récifs blancs
 entre lesquels Aphrodite choisit de sortir du sel et de l'eau
 pour entrer dans le tournoi de la vie.
 Devant l'écume je ramassais quelques galets plats ;
 des stries blanches chantaient dans leur pierre.

C'étaient, saisies dans un peu de gris ou de brun,
les trajectoires de l'amour depuis le large (ou le vide)
jusqu'au creux de la main,
celles de l'amour d'un des socles de la nuit
à une sorte de ligne faîtière dans la conscience
et, mystérieusement disposées dans le même sens,
les trajectoires riantes par où se retire
le cortège inlassable du désir.

VI

Sous la chapelle d'Asinou

C'est un petit balancement têtue
sur le charroi bancal de la montagne
qui s'élève chaque année encore un peu ;
c'est de l'espoir et quelque chose d'espiègle
qui grésille dans les articulations
(celles de la montagne, celles du vieux pope ?
les miennes au milieu de ma vie ?) ;
c'est l'élan brut de ce qui nous dévore,
nous fait dévorer le bleu du ciel et le bleu de la mer
et nous sauve comme des enfants excusables
à qui la chair cicatrise toujours trop vite.
C'est le petit balancement têtue
entre rire et voir à nu,
c'est lui que balance la chapelle d'Asinou
au milieu des quatre grands eucalyptus du petit promontoire
dans un coude du lit sec du torrent,
c'est lui que relance la chapelle
en agitant tortueusement les couleurs crues de ses fresques
à l'intérieur, loin de la lumière et du jour,
criant le vide par sa splendeur
comme Seferis rêva du roi irréel d'Asiné
et photographia quinze ans plus tard
l'extérieur incolore d'Asinou.

VII

A Pedoulas

Mais qui sont-ils tous ces gens qui courent
sur des ponts larges comme des plaines
sans que pourtant se rapprochent l'autre rive et ses fontaines rouges ?
Je me le demandais le soir en prenant un dernier café
sur la terrasse de la maison de Pedoulas
comme la nuit hérissait et lissait cèdres et pins
sur les pentes déjà noires alentour.
Mais qui sont-ils, eux qui courent sur place,
des rameaux de cerisiers à la main,
les chevilles nues, un bandeau sur le front
où est inscrit entre d'autres mots que je ne lis pas :
« dans la poussière le contour... après la vie... » ?
Puis le vent s'était chargé d'odeurs ;
des plus basses maisons et du torrent s'était formée
la voix noire des choses intimes.
Chacun était revenu à soi ; le regard, aussi ;
et les pierres s'étaient refermées dans leurs mains
toute hérissées du velours amer des eaux mortes.

Jean Mambrino

Né en 1923, Jean Mambrino est critique de littérature et de théâtre à la revue *Etudes*.

Parmi ses nombreuses publications retenons :

Le Veilleur Aveugle, Mercure de France, 1965.

Clairière, Desclée de Brouwer, 1974.

Sainte Lumière, Desclée de Brouwer, 1976.

L'Oiseau-Cœur précédé de *Clairière* et de *Sainte Lumière*, Stock, 1979, pour lequel il reçoit le prix Apollinaire en 1980.

Ainsi ruse le mystère, Corti, 1983.

Le Chant profond, Corti, 1985.

La Ligne de feu, Corti, 1986.

La Saison du Monde, Corti, 1986.

Le Chiffre de la Nuit, Corti, 1989.

Le Palimpseste ou Les Dialogues du Désir, Corti, 1991.

Casser des Soleils, Corti, 1993.

Il faut également signaler l'activité de traducteur de Jean Mambrino qui a reçu pour sa traduction de *Grandeur de Dieu* et *Autres Poèmes* de Hopkins le prix du Meilleur livre étranger, en 1980.

« *Lumière soit !* »

Questions qui se pressent sans s'épuiser en de faciles et trompeuses réponses, énumération émerveillée, profération jubilatoire, Jean Mambriño convierait-il dans ces poèmes « chacun des frères humains » que sa poésie inlassablement interpelle, à un chant de gloire et de louange en l'honneur de l'univers ?

Certes, cette parole va, pour les nommer, au devant de toutes les choses de la vie, en se gardant de séparer jamais la vie de l'homme de celle du monde unis dans la connivence. Ravi, le poète constate : « Le rire du ruisseau abonde dans mon sens ». Au point que le monde, tel une bête amie, laisse l'homme l'approcher, le caresser. Celui-ci « lisse le ciel avec la paume de (s)a pensée ». Ouvrier exalté, il crée à son tour son monde avec une généreuse énergie : il moule, cloue, construit, dessine, sculpte, donne vie, aime, porte secours, fête. Il veut du bien partout pour tous : « Homo Benevolus ».

Mais le chant qui se déploie ici n'a rien d'un naïf hosannah. Résolution ultime où viennent se fondre, pour s'accepter, le cri et la suffocation, ce chant s'enlève et s'élève sur la douleur, « après tant de douleurs », à quoi dans le poème se juxtapose éloquemment, « Tant de vies ». Nulle candeur de la part du poète, pas même l'adhésion pleine et immédiate au monde des aînés admirés, Claudel et Saint-John Perse. Au cœur de son expérience, logent l'abîme, le tâtonnement, le vide et le dénuement, et « ce monde (gésine, étreinte, ou agonie) » est « bourré de cris, de plaintes ».

Cependant, « Les condamnés à mort en la même cellule, / circulent dans leurs souvenirs ou images, / s'appuient, avant la fin, sur un visage chéri ». Voici qu'une parabole s'esquisse où se profile le premier et le dernier mot de cette poésie, l'amour. Jean Mambrino est de ceux-là qui osent l'écrire en refusant de le galvauder ou de le réduire. « La bonté de l'existence », « La plante humaine... plus libre que le vent », « Le lit, le lait, le ciel, la chair des doigts », tout ici en effet requiert l'amour dans le cours d'une parole chrétienne qui se défie du mot « Dieu » — parce que, déclarait Jean Mambrino dans *Le Monde* en 1986, il « recouvre tant de fantasmes sanglants, répressifs ou imaginaires ». C'est Dieu, pourtant, qui donne à l'entreprise ontologique de Jean Mambrino cette lumière en laquelle les antinomies fraternisent sans se renier : « L'abîme au fond / illumine un visage », « les ruines / dans le soleil couchant gardent encore le souvenir / de la douleur en forme de paix », le vide se retourne en plénitude et le dénuement en richesse. L'expérience poétique s'approfondit alors en expérience mystique.

Et la poésie qui est, disait encore Jean Mambrino en 1986, « le pouvoir de répondre à l'insolence du destin », la poésie prend en charge cette alchimie dans la plus efficiente simplicité. Car ces poèmes ignorent l'éclat et l'emphase volubile. Bien plutôt accueillent-ils l'image attentive qui œuvre au plus près de l'infini : « La plante pensante / touche avec son pollen le duvet de l'ultime / abîme, et l'haleine de l'éternel Commencement ». L'évidence tranquille — « Cette odeur / de paradis sort d'une rose morte » — les nourrit de sa force. Le souffle vivace qui les porte, vient du cœur. Et c'est avec une ferme humilité qu'ils posent la question vraie de toute aventure poétique authentique : « Mais qui ébranle le langage, l'anime, / lui donne son expression ? ».

Le Roseau

La plante humaine est plus libre que le vent,
elle promène ses racines dans le devenir.
Ses fibres sondent. Les doigts-pétales tordent l'axe
du monde, malaxent la pierre des Pyramides,
le béton des Babels en délire, dessinent
le vide, sculptent d'un seul effleurement
(pour la finir) une tête chérie, ou le corps
d'un géant disparu. Même les ruines
dans le soleil couchant gardent encore le souvenir
de la douleur en forme de paix. Cette odeur
de paradis sort d'une rose morte. La bouche
ronde mâche le mot *univers*, qui reluit
de la salive du cerveau. La plante pensante
touche avec son pollen le duvet de l'ultime
abîme, et l'haleine de l'éternel Commencement.

L'existence existe

Le toucher, parmi des milliards d'effleurements, d'un fil
de soleil sur nos paupières.

L'endormissement où l'esprit qui veille tâte le corps de
l'univers.

Le tact des roses, quand on regarde ailleurs.

La rumeur crissante des grillons à l'ombre du feuillage
immobile.

L'huile de la sueur qui protège la peau. Les os qu'on ne
sent pas dans le liquide de la chair.

La bonté de l'existence, qui pénètre les sens avant la
pensée.

(Le rire du ruisseau abonde dans mon sens).

Le tour de magie du jour, devenu soudain le soir.

La pâleur dorée d'une brise qui a fait le tour du monde.

Le goût des lèvres, du fruit mordu dont le jus mouille
les lèvres,

comme le vin rosé. Un regard qui mêle son rayon
à celui d'un autre regard où il devine son secret. (Leur
joie est sans raison).

L'instant parfait, qui s'offre à découvert, après tant de
douleurs. Tant de vies.

La vérité de l'existence (vous avez dit éphémère ?)
qui pénètre la pensée avant les sens.

Et qui demeure. Avec la nuit.

Homo Benevolus

Je n'ai que mes deux mains (habitées par l'esprit), où le
 pouce
 rejoint les quatre doigts. Je repousse, étreins, malaxe,
 serre
 la gluante et coupante matière. Du bout des doigts
 je fixe le joint au bois, force le fer et le tords, façonne
 une figurine en terre
 qui traversera les siècles. Pour rien. Comme un cadeau. De
 ma pogne
 de géant je brise l'atome, et pilant mon regard
 dans le télescope, je le jette
 aux étoiles. C'est la fête, là-haut ! Puis je lisse le ciel
 avec la paume de ma pensée.
 Je bâtis mon berceau et ma bière, où je dors. Je fais de
 l'or, du feu.
 Je mets des yeux à la poupée de mon enfant. Je dessine
 une femme nue, sortant de l'onde,
 ou des hiéroglyphes sur un temple. Ou un bison.
 J'émet des sons divins avec des petits pâtés ronds et une
 queue qui pend sur la portée.
 Je caresse mon aimée. Je panse l'inconnu blessé. Je pense
 avec mes doigts.
 J'écris mon nom sur la plage, sur la page du monde :
Fils de roi.
 Je vous offre (de ma main à votre main) une rose, qui va
 mourir. Je n'ose
 vous en dire davantage. Je fais tout cela pour rien.

Défense et illustration de la langue des images

L'imagination accueille, assiste les objets.

Le tabouret, l'armoire, le lit, le four, la table,
sont de bons compagnons, serviteurs de l'utile.
(Rien à voir avec le galet – pourquoi confondent-ils ? –
relief du devenir, fondu par le feu des âges.)
Et le regard de l'autre est l'objet le plus précieux.
Mais *table* ou *galet* sont d'abord des images
distillées par la Rêveuse raisonnable pour être
construits ou déplacés. Elle est comme la fenêtre
qui nous permet de les voir, mais encore la lunette
orientée, qui saisit et projette la lumière intérieure
à la pensée. Dire le heurtoir, la méduse ou le proton,
c'est réciter une fable, aller au fond de l'indicible,
sortir la lueur des puissances de l'esprit,
aussi réelles que la subtile minceur du papier bible
qui pour naître a exigé un arbre – ou une forêt.
Avec elle chaque vie commence et finit.
Les condamnés à mort en la même cellule
circulent dans leurs souvenirs ou images,
s'appuient, avant la fin, sur un visage chéri ;
tel voyage en mer ; la maladie l'été ; cette heure
avec l'enfant muet ; le soir au coin du feu
où fut donné le don ; ce jour qu'imprégnait la senteur
des sapins dans la montagne ; l'écho lointain
de quelques poèmes dans un vieux livre, qui n'était
pas un objet, mais un support de l'invisible.

Le feu sort de la nuit qui sort du Feu sans nom.

Laisser dire ?

Ce qui arrive, peut-on le dire ?
Est-ce que les choses arrivent aussi ?
Les objets de nature comme ceux de l'Histoire,
les arrête-t-on en les nommant ?
L'accident vient-il de l'avenir ?
le secret, du grimoire ? la rose, des galaxies ?
Une infinité de rencontres précaires
nourrirait l'événement, l'avènement
de chaque mot, chaque naissance ?
Qui peut décrire les univers
de matières et passions, nécessaires
pour que l'expérience réussisse ?
Le lit, le lait, le ciel, la chair des doigts
n'ont-ils pas concouru à ce monde
(gésine, étreinte, ou agonie)
bourré de cris, de plaintes, de délices,
d'appels ? Comment la beauté
est-elle mêlée au bois ? Quoi surabonde
dans l'incident qui déclenche un baiser,
ou une guerre ? Est-ce la vérité
qui se montre avant d'être démontrée ?
La preuve n'est-elle pas l'interdit ?
Et ce qui paraît n'a-t-il pas
déjà devancé les mots, le désir ?
Ce qui arrive a-t-il jamais été dit ?

Poésie

Mais qui ébranle le langage, l'anime,
lui donne son expression ? (L'abîme au fond
illumine un visage). Cherchez la force

formant les lettres, qui amorcent le sens
quand les noms isolants, isolés, ne font
qu'une cendre à peine colorée de braise,

où le malaise-parlant tire énergie
du verbe pour crier le cri : Lumière
soit ! Voix qui bruit débouche de la matière

des signes cadavéreux, qu'un bouche à bouche
du souffle peut lentement d'un seul coup faire
surgir vivant, à partir d'une autre haleine

issue de l'origine où le cœur « sent Dieu »,
et l'entraîne au lieu qui amène ce jour
dont l'éclat est toujours dans son dos, devant

ses pas, attirant le mouvement des mots.
Il dort dans les villes de livres, pressés
joue à joue jusqu'à se muer en poussière.

Ces cités manuscrites ont leur enfer
dont sort celui qui traduit la viduité
du discours en une vision admirable.

Un seul art transhumanise les vocables
babelisés, que taraude le refus
d'adhérer, le plaisir de la négation,

alors que les langues d'Oc, d'Oïl, et de Si
s'appuient sur le *oui* du don qui effectue
l'unité du divers sous l'acte d'écrire,

et dévoile le désir où tourne l'huis
de nos pensées. Une mortelle douceur
le suit à demeure, et se métamorphose

en autre chose de non dit, un abri
en voyage, la vraie maison du berger
pour héberger chacun des frères humains,

et que certains demain nommeront poésie.

Pierre Oster Soussouev

Né en 1933, Pierre Oster Soussouev collabore aux Editions du Seuil. Il a reçu en mai 1992 le Grand Prix de la Société des Gens de Lettres.

Le champ de mai, collection Métamorphoses, Gallimard, 1955 - Prix Fénéon.

Solitude de la lumière, Gallimard, 1957 - Prix Max Jacob.

Un nom toujours nouveau, Gallimard, 1960.

La grande année, Gallimard, 1964.

Repayement, préface à *La gloire* de Jean Grosjean, Gallimard, 1969.

Les dieux, Gallimard, 1970, (épuisé).

Pratique de l'éloge, La Baconnière, 1977.

Requêtes, Fata Morgana, 1977, (épuisé).

Cérémonial de la réalité, Qui vive, éditions Triangle, 1981, (épuisé).

Rochers, Trente et unième poème, Babel, 1982, (épuisé).

Art poétique, Qui vive, 1982.

Le murmure, Marchant Ducel, 1983, (épuisé).

Vingt-neuvième poème, L'Alphée, 1985, (épuisé).

Adieux à Leger, hommage à Saint-John Perse, L'Apprentypographe, 1985, (épuisé).

Petits livres en préparation, Maison du Livre de Pérouges, 1987.

Les Vigneaux, L'Apprentypographe, 1987, (épuisé).

L'hiver s'amenuise, Ulysse, fin de siècle, 1990.

L'ordre du mouvement, esquisses, Babel éditeur, 1991.

Requêtes, version nouvelle, suivie de *Pour un art poétique, ébauches*, Le temps qu'il fait, 1992.

Une machine à indiquer l'univers, entretiens, Obsidiane, 1992.

Saint-John Perse, Alexis et Dorothée Leger, Babel éditeur, 1992.

Dans l'atelier :

La terre est un savoir, poèmes.

Paysage du Tout, notes, prétéritons et requêtes.

Degré caché, notes.

« *Il n'y a pas de corpus...* »

Chaque poème est unique, tout poème peut être dénoncé. C'est sans doute au cœur de ce paradoxe douloureux que se place aujourd'hui l'obstination à écrire de Pierre Oster répétant comme un leitmotiv « il n'y a pas de corpus ». Le poème est un mouvement toujours en cours, fragment témoignant d'une recherche de la note infinie en laquelle pourraient enfin se rejoindre l'intimité du monde dans son ordre propre et le désir qui s'adresse à lui borné par la solitude, la finitude, la mort. Telles se présentent à nous ces trois versions successives d'un poème toujours en cours : *La terre est un savoir*.

Une humilité et une rigueur grandissante gouvernent ces trois versions de plus en plus épurées dans lesquelles cherche à se dire quand même la grâce d'un instant d'accord avec le tout.

Que de pièges en effet dans cette quête qu'authentifie pourtant au départ une certitude sensible reçue dans la magnificence du jour. Dans la première version l'expression « un dieu enjambe les fossés » apparaît, qui sera corrigée dans la seconde version en : « le matin par-dessus les haies porte le dieu du Tout ». Il semble que la première version ait laissé une trop grande latitude à l'imagination prompt à s'enflammer qui tire, à travers cette expression, du côté d'une possible mythologisation de la « présence antique ». La seconde version, elle, nous met au plus près et sans emphase aucune d'une expérience première de la présence. Et faut-il encore se méfier de la séduction des mots qui fait dériver loin de la vérité de la sensation et cherche à jouer la seule partie du langage pour lui-même. Les mots, « diffus » et « impatients », loin de nous

joindre à l'ordre souverain, éteindraient alors sous eux la fragile certitude.

Aussi, pour Pierre Oster, l'exercice poétique est-il d'abord la recherche du simple, de ce qui se donne nuement, dans l'âpreté du rocher ou dans la présence, rétive à force d'innocence, d'une campagne sans décor. Ce que *Requêtes*, cette suite méditative sur les lois de la création, exprime avec énergie : « Le caillou me sert de pierre angulaire. Avec un fétu, je fonde en réalité l'acte insurpassable de l'âme. »

De la méditation de *Requêtes* au consentement lyrique du poème *La terre*, cette exigence ne change pas. Et si l'univers est d'abord embrassé dans son immensité élémentaire qui arrache comme un cri, c'est au « lieu commun », à l'admirable lieu commun dont Baudelaire voulait que la poésie soit la parole, d'ouvrir à l'expérience du tout. Oui, nous parlons de la terre, de la mer et du vent. Mais c'est à partir de cette prairie-ci, sur ce chemin qui longe un champ, à telle heure d'aube, marquée banalement par l'angélus quotidien, que nous pouvons soudain avoir accès à cette immensité où se découvre le sacré de la terre.

Mais *Requêtes* était déjà ce que le poème dans son mouvement vérifie : ces « dons » consentis et éprouvés l'espace d'un regard, ne peuvent se faire demeure de l'être. « Parts hétérogènes », ils « nous divisent avant de nous unir ». Grande est la distance entre ce tout désiré et aimé et « ce peu de substance qui nous traverse », bien que ce peu « ne nous empêche pas de recevoir la limpidité même ». Avoir part au poème de l'univers, « poème impossible – infini, banal », n'est pas seulement chercher à se mettre en l'état de recevoir ce don sans lequel, cependant, rien ne peut être entrepris. C'est aussi – métier même du poète – trouver face au langage l'exact et inlégiférable dosage d'écoute patiente et attentive, aimante et défiante à la fois. Car « Dans la langue des puissances s'opposent ; et à la langue même des puissances s'opposent ». Double danger qui fait du mot tantôt ce qui fuit : « Les mots que nous préférions, en qui pour nous s'additionnaient bonheur et réalité, ces mots mêmes se dérobent », tantôt ce qui trompe. Alors,

« Les mots, les refuser. Les / Mots dévasteraient l'espace et nous détruiraient, infirmes... ».

Au centre de toutes ces tensions, à ce carrefour instable le poème conquiert son espace de souffle, espace aussi ample chez Pierre Oster que l'objet qu'il a convoité : en versets aux retours calmes faisant nappe, l'immensité surgit en images précises et comme dessinées à l'encre de Chine. Peu d'adjectifs, des mots essentiels et lourds de substance, beaucoup de verbes qui mettent en mouvement cet espace, prenant sur eux de rendre sensibles et intelligibles les rapports contrastés de l'homme et du cosmos. L'Un se fait proche et « Une grange prolonge / Le bruit du large. Une charpente à la merci du vent, / Absorbe mon âme, abolit la mélancolie ».

Don de joie dont Pierre Oster tire moins une fierté légitime qu'une exigence renouvelée de rigueur : « Promettons-nous de ne pas nous montrer comme inférieurs à la chose universelle, objet caché de notre prédilection ; de ne pas non plus nous soustraire à l'abîme des choses. ».

Dans cette lumière obtenue par art et par éthique le poème, vingthuitième, *La terre*, poursuit sa maturation.

Pierre Oster a bien voulu nous laisser voir par quels chemins passe l'élaboration du poème : élaboration lente, minutieuse, infinie. Des nombreux envois de ces états du texte nous avons choisi, ne pouvant tous les publier, trois moments qui nous ont paru, dans leurs variations et leur avancée, illustrer cette « fabrique » du texte.

Premier envoi

La terre

La terre, les rochers... Les rochers, les maisons,
la nuit même,
La plaine, et la mer, fondent un savoir proche des
murs.

Quant au soleil, il masque sa solitude en revêtant
la nudité des choses,

Conjugué à la lumière épars un grand feu dans un
étroit

Foyer... La plaine, et la mer. La prairie, les mai-
sons. La campagne

Exalte en moi le plaisir de plier devant de souples
roseaux,

De rendre aux chiens les chemins que le vent reven-
dique

A l'heure où l'aube à la hauteur des haies tressail-
le. Et nous trans-
gressons la violence, adorons la sève. Un dieu com-
mande

Aux planètes, un astre envahit les plantes. Écouter
alors l'angélus

De l'église et celui du cœur... J'adresse mes pas
vers de sombres portes,

Arpente des champs que l'abîme limite. Un dieu en-
jambe les fossés,

Quelquefois nous arrête et nous dévisage et se dé-
tourne.

Dons du matin... La nuit magnifiquement les confie
au jour,

Les abandonne dans les vergers. C'est là que je
puis décrire

La plaine avide, la mer aride ; et les décrire non
sans péril.

De la substance du sommeil naîtront d'impatientes
paroles,

De l'inconstance du sommeil ! Les mots, les refus-
ser. Les

Mots dévasteraient l'espace et nous détruiraient,
infimes,

Si, bien qu'aux aguets, nous ne reposions ; ne ces-
sions,

Entre les maillons que le temps assemble, en deçà
de la chaîne

Des vagues, après que la mer a découvert les toits,
ne tentions d'avoir part

Au poème impossible – infini, banal... Une grange
prolonge

Le bruit du large. Une charpente, à la merci du
vent,

Absorbe mon âme, abolit la mélancolie. Le poème
se règle

Sur la rosée, apparaît sous la proue des rochers,
les eaux

Du fleuve ; il luit de ferme en ferme et dans les
cours ; il couronne

Les quais monumentaux, ouvrages d'un port souter-
rain,

D'un déploiement souverain [...]

(Vingt-huitième poème)

Deuxième envoi

« *Il n'y a pas de corpus.* »

La terre

Fragment initial

La terre, les rochers... Les rochers, les maisons,
la nuit même,

La plaine, et la mer, fondent un savoir proche des
murs.

Le soleil, lui, masque sa solitude avec la nudité
des choses,

Conjugué à la lumière éparse un grand feu dans un
étroit

Foyer... La plaine, et la mer. La prairie, les mai-
sons... La campagne

Exalte en moi le plaisir de plier devant de souples
roseaux,

De rendre aux chiens les chemins que le vent reven-
dique.

Et le matin – par-dessus les haies – porte le dieu
du Tout,

Le cède à la présence antique à travers la demeure
des plantes,

Dans l'épaisseur des arbres et dans les fentes des
tumulus,

Sur les lèvres de morts, dans le son des cloches !
Un éternel matin domine,

Mesure l'étendue d'un pas de géant, nous pousse en
dehors des bois,

S'arrête et nous dévisage et de ses richesses nous
comble !

De tels dons, la nuit magnifiquement les confie au
jour,

Dans les vergers va les répandre. Et moi je dois
décrire

La plaine avide, la mer aride. Embrasser gloire
et péril.

De la substance du sommeil naîtront d'impatientes
paroles,

De l'inconstance du sommeil ! Les mots, déjà, dif-
fus,

Je les refuse, ils m'appauvrissent. Ils nous détrui-
raient, infimes,

Si, bien qu'aux aguets, nous ne reposions ; ne ces-
sions,

Entre les maillons que le temps assemble, en deçà
de la chaîne

Des vagues, après que la mer a découvert les toits,
ne tentions d'avoir part

Au poème impossible – infini, banal. Une grange
prolonge

Le bruit du large. Une charpente, à la merci du
vent,

Absorbe mon âme, abolit la mélancolie. Le poème
se règle

Sur la rosée, ruse avec l'écume à la proue des ro-
chers,

Sous les fermes et dans le fin désert des cours !
Au cœur de la couronne

Des quais monumentaux ! Ouvrages d'un port
souterrain,

De quelque déploiement souverain. La profondeur
tressaille

Jusqu'à la base des talus, des basses montagnes [...]

(Vingt-huitième poème)

La Terre
Avant-dernière version

La terre, les rochers... Les rochers, les maisons,
la nuit même,

La plaine, et la mer, fondent un savoir proche
des murs.

Le soleil, lui, masque sa solitude avec la nudité
des choses,

Conjugué à la lumière éparse un grand feu dans
un étroit

Foyer... La plaine, et la mer. La prairie, les mai-
sons... La campagne

Exalte en moi le plaisir de plier devant de souples
roseaux,

De rendre aux chiens les chemins que le vent reven-
dique,

Et le matin par-dessus les haies porte le dieu
du Tout,

Le cède à la présence antique à travers la demeure
des plantes,

Dans l'épaisseur des arbres et dans les fentes des
tumulus,

Sur les lèvres des morts, dans le son des cloches !
Un sombre matin s'ouvre,

Mesure le ciel de son pas de géant, marche au pas
des heures. Ah ! le voici

Qui s'arrête et qui nous dévisage ; et se détourne et
nous comble !

De tels dons, la nuit magnifiquement les offre au
jour,

Dans les vergers va les répandre ! Et moi je dois
décrire

La plaine avide, la mer aride ; embrasser gloire
et péril.

De la substance du sommeil naîtront d'impatientes
paroles,

De l'inconstance du sommeil ! Les mots, déjà, dif-
fus,

Je les refuse, ils m'appauvrissent. Ils nous détrui-
raient, infimes,

Si, bien qu'aux aguets, nous ne reposions ; ne ces-
sions,

Entre les maillons que le temps assemble, en deçà
de la chaîne

Des vagues, après que la mer a découvert les toits,
ne tentions d'avoir part

Au poème impossible - infini, banal. Une grange
prolonge

Le bruit du large. Une charpente, à la merci du
vent,

Absorbe mon âme, abolit la mélancolie. Le poème
se règle

Sur la rosée, ruse avec l'écume à la proue des ro-
chers,

Sous les fermes et dans le fin désert des cours !
Au cœur de la couronne

Des quais monumentaux ! Ouvrages d'un port sou-
terrain,

De quelque déploiement souverain. La profondeur
tressaille

Jusqu'à la base des talus, des basses montagnes !
Ah ! jusqu'à

Nos pieds la pluie arrive. Une pluie fidèle aux
ornières

Que le jusant recommence. Et la marée autour des
écueils

Ne descend pas comme à jamais. Je n'efface aucun ordre,

Ne trace aucun sillon léger dans l'air, n'écarte pas

L'espoir de m'unir au mouvement de modestes planètes,

A l'orbe délicat des jardins ! D'autres planètes que Vénus

Dans la caresse de ses robes. La nuit consolante détisse

La voile où la nature oscille et parfois voyage ; où

Les eaux, du seuil des métamorphoses, imitent la solitude

Du soleil, nous opposent la nudité qu'il a revêtu, les

Nuages qu'il dépouille. Roseaux, souples, sévères,

Vous cachez des tombeaux ! L'aile des éléments, la tempête au nom parfait

S'emploie à vous combattre ! Dans nos mains, le matin casse

Une cage précieuse : avec des bouquets de bourgeons

Tachés de leur propre miel ! Et nos mains, dans nos mains encore,

La tempête résiste et nous restons soumis à l'effroi

Des fleurs de l'écume et d'un souffle ! Ah ! la lumière

Délivre un obstacle impalpable, obéit au bonheur de saisir

Les dons reçus par le petit jour... Par d'ultimes ténèbres,

Par le brouillard qui se divise et sur les hangars se résout, [...]

Compte rendu du débat
du 22 avril 1993

Les pages suivantes rendent compte du débat animé par Paule Plouvier et Renée Ventresque, avec la participation de Françoise Haffner et des étudiants du Département de littérature française, en particulier S. Cabrol, H. Pons, L. Castanet et F. Gingras.

Paule Plouvier et Renée Ventresque ouvrent la séance en regrettant l'absence d'Yves Bergeret, retenu à Paris, dont elles présentent cependant l'œuvre en même temps que celle de Pierre Oster et de Jean Mambrino. Après que l'enjeu du débat a été rapidement situé, la discussion sur le rapport que la poésie entretient avec l'éthique, est ouvert.

Enthousiasmé par l'assistance nombreuse et surtout la présence des jeunes étudiants, Jean Mambrino se lance dans la discussion :

- Qu'attendre, dit-il, de la parole ? Récitant des fragments de poèmes pour mieux appuyer son propos, il se réfère à des œuvres aussi puissamment célèbres que celles d'un Dante ou d'un Villon où tout est déjà donné d'un seul coup. En fait la poésie est une mathématique du cœur dans la précision de l'image. Là est sa justesse éthique. La poésie n'est pas en effet de la prose en robe du soir, il s'agit d'un langage secret mais ouvert. Quelque chose nous convie à cette ouverture : la poésie, c'est un souvenir de gosse, sa simplicité doit frapper en plein cœur car notre désir est celui d'un langage plus pur que les « mots de la tribu ». Sans doute faut-il chercher une ouverture dans le langage, mais au fond que cherchons-nous ? Il n'est pas question de morale. Si l'on croit que l'art doit être moral, c'est la fin de l'art, écrit Jünger ici rappelé à notre mémoire par Jean Mambrino. Cependant une position diamétralement

contraire serait également erronée. Au fond je crois, dit-il, en une justesse du langage mêlée à une délectation, et il y a de cela dans la poésie de Malherbe : c'est vraiment vivant, il y a un chant, une précision dans la délectation. Le vrai fond, c'est la forme, la forme et le fond ramenés à la surface. On cherche la sainteté de la forme. Mais nous faisons participer, par le mot, à ce qui est. Il est nécessaire d'arriver à un dépassement, à ne plus savoir qui parle. Dante, au début du *Purgatoire*, dit avoir découvert la véritable poésie. Le cœur s'ouvre à la plénitude de l'univers. C'est à ce moment que surgit la poésie, lorsque quelque chose s'ouvre et se met à respirer. Le poème parle toujours pour nous tous, Orphées innombrables. La poésie est un langage silencieux qui efface ses propres traces.

Dans son intervention, Pierre Oster fait, à son tour, part d'une expérience plus difficile et plus « ténébreuse », où « l'enthousiasme n'a pas eu de place »... Etant un jour dans le parc de Léningrad et relisant son recueil *Les Dieux*, il vit soudain se défaire le poème sous ses yeux. Un peu, nous dit-il, comme dans le film de Fellini, *Roma*, où la percée du tunnel en mettant au jour les fresques antiques les délite dans l'instant de leur apparition. Expérience qualifiée par Pierre Oster de « négative » et « d'inférieure », car c'est la fraîcheur en laquelle il avait cru qui se défaisait. Il en a donc tiré la conviction qu'il n'y a pas de « corpus » en poésie, et même pas de « poésie », si par poésie on entend un langage sauvé. Dans tout texte existent des éléments de corruption, notre fragilité est inscrite dans chacune de nos phrases. Alors quelle espèce de moralité en tirer ? Toute syntaxe est-elle une vérité illusoire comme le dit J.-M. Gleize ? Quoi qu'il en soit, nous avons à fabriquer nos phrases sous la loi de la rationalité et la plus grande circonspection doit être présente dans l'acte littéraire. Il fut « une morale alchimique » de la lenteur. Ainsi au 17^{ème} et au 18^{ème} siècles chaque poète lisait son texte, écoutant la répercussion de ce qu'il avait écrit. Il était plus « circonspect » que nous, face à cet ordre que fonde la phrase. Penser qu'en toute phrase est incluse la totalité, que tout texte porte sa

génétique et que l'on ne peut parler sans se mettre dans la chaîne de la solidarité humaine, même si cela exige quelque circonspection, est plutôt une chose optimiste. Mais cela inclut logiquement qu'une réussite poétique de l'instant n'entraîne pas nécessairement la certitude d'une réussite ultérieure définitive.

Question : « Fulgurance des aphorismes et lenteur ne sont-ils pas opposés ? ».

Pierre Oster récuse le terme « aphorisme ». Pour lui, « la poésie est faite de phrases dictées lentement par des forces. Il y a des fragments donnés par l'instant. La poésie est le résultat d'une lente progression. »

Pour Jean Mambrino, « il y a deux mouvements, dont un chant lent. La poésie vient d'une vie entière de participation avec un pays, avec la mer. « J'ai, dit-il, une expérience différente de celle de Pierre Oster. Pour moi, l'éphémère est en métamorphose : ça bouge, on communique, on peut s'enchanter. La poésie est un pari sur la lenteur. Il est impossible de consommer la poésie, pas plus que la beauté. Elle ne sert à rien, et elle est l'essentiel : la beauté, l'amour, l'amitié. Elle est à l'opposé du « baratin ». C'est un temps merveilleux au-delà du temps qui fait que l'on communique ».

Q. : « Mais la phrase fonde un ordre ? ».

P. O. : « Je l'ai dit : celui de la solidarité humaine. Il n'est pas abstrait. Le monde établit en nous une unité ».

Q. : « Toute phrase fonde-t-elle un ordre ? ».

P. O. : « Oui, c'est l'expérience commune, et celle des penseurs les plus solitaires, entre la justesse et la justice de l'ordre humain, il n'y a pas de différence ».

Q. : « N'y a-t-il pas parole et parole ? D'une part, une parole qui crée le chaos, et il y a alors beaucoup de bruit pour rien, des paroles qui sont de fausses paroles. D'autre part, il existe une parole rare, dans le simple, certes, mais précieuse. ».

J. M. : « Mais il est bien que ce soit rare. On ne peut pas être constamment dans ce genre de dialogue, entre amis. Il y a des moments, des heures, où la parole devient communion. On n'est pas forcément inspiré. Il faudrait garder ce grand mouvement cosmogonique pour le soir, à la fin de la vie publique, lorsque l'on est proche de la nuit, de l'oubli, lorsque tout va se défaire. Ce seront d'autres paroles dans le rêve. C'est à ce moment-là que l'on communique. Aujourd'hui, nous sommes plus sensibles à ce bavardage qui est dû à l'accroissement de la population sur la terre. Il y a un tel désordre sur la terre parce que nous sommes trop nombreux. Nous ne pouvons plus nous écouter. Nous sommes trop près les uns des autres, nous ne nous voyons plus. Homère écrit des centaines de phrases éphémères. Ce qui surnage, c'est notre dignité. Et vous, pourquoi lisez-vous de la poésie ? Quelle sorte de poésie ? A quel moment ? ».

P. O. : « Le bruit est protecteur. S'il n'existait pas, la liberté des êtres disparaîtrait. Nous sommes liés par l'ordre des mots, mais l'expérience commune implique des ruptures. Les phénomènes qui se déroulent à l'intérieur du poème doivent être considérés avec beaucoup de lenteur. Après l'expérience de Leningrad, j'ai fait serment de réécrire mon livre. Je m'étais montré inférieur à mon projet, mais là, je me suis dit qu'il fallait essayer de me restituer ma propre unité humaine. La poésie est liée à l'exercice des sens, et par une relecture, le poète peut retrouver son état du moment.

Q : « Le poème prend au piège la sensation ? ».

P. O. : « Mais encore faudrait-il que le langage soit à la hauteur. Est-ce qu'un jour je pourrai exprimer l'ampleur de ces mouvements synesthésiques de l'enfant devant le soleil ? ». *Apout*

Q : « L'expérience de Léninegrad a-t-elle été suivie du silence des années 1970-1977 ? ».

P. O. : « Non ».

Est ici évoqué l'entretien de P. Oster avec Jacques Darras, « Un abîme entre les mots », publié dans *Une machine à indiquer l'univers*, et la remarque finale qu'il y fait : « On n'écrit pas la *Divine Comédie* ou les *Cinq grandes Odes* sans une supérieure aptitude à tirer de la sensation singulière, vigoureuse, réfléchie, ardente, comme un butin de langage où la charge en universalité soit élevée ».

Q : « Comment parler de double corps poétique ? Y a-t-il un rapport au musical, au vibratoire, une mathématique du cœur ? ».

J. M. : « Il n'y a pas de réponse. Mallarmé nous a fait du mal avec son idée de la musique du langage, l'idée que la poésie doit avoir un double fond. Si cela s'explique, si l'on comprend, ce n'est pas de la poésie. Il y a un équilibre, une image, une musique. Si l'on revient à ces vers de la deuxième des *Cinq grandes Odes* de Paul Claudel cités tout à l'heure, « Soudain le coup sourd au cœur, soudain le mot donné, soudain le souffle de l'esprit, le rapt sec, soudain la possession de l'Esprit ! », hé bien, je crois que le « rapt sec » dont parle Paul Claudel va être lié à la charge d'expérience

spirituelle humaine, comme si la charge des sens était de la musique. Le but de la poésie est humble. Genet disait : « Je voulais faire aussi beau que Ronsard ».

J. Mambrino cite longuement Hugo, et s'arrête à ce vers, « Il avait dans sa poche une toupie en bois ». « Là, s'exclame-t-il, c'est complètement humble et il y a une musique qui va naître. La musique du poème nous met dans un état second. Mais comment cela se passe-t-il ? Saint-John Perse représente le charme de l'étymologie, mais il y a aussi d'autres charmes. Le poète peut utiliser le vers secret évident. Ce que l'on a de plus profond en soi par le mot le plus simple, d'autres fois, il faut faire le détour. Il faut introduire un rythme dans la simplicité, un rythme rapide, "le rapt sourd" ; d'autres fois, le rythme est déjà inscrit dans la page. L'instant de la fulgurance a pour source toute notre vie, toute notre mémoire ».

Q. : « Pouvez-vous redéfinir la différence entre éthique et morale ? ».

J. M. : « La morale est l'ensemble des lois qui régissent les règles d'une société donnée pour tendre au bien-être de cette société et de ses individus. L'éthique englobe les réflexions sur les lois morales. La morale implique une justesse de rapport dans le mot, par opposition au « baratin » qui est immoral ».

Q : « Lorsque vous écrivez un poème, avez-vous d'abord le rythme ou la parole ? ».

J. M. : « Cela peut dépendre, c'est un mélange, en général, je vois un livre entier dans un réseau d'images. Pour Valéry, le *Cimetière marin* est le poème du rythme en décasyllabes ».

Q : « Jean Mambrino voit le livre, Pierre Oster nous dit : “Il n'y a pas de corpus”. Ce sont deux positions apparemment antithétiques. Le sont-elles vraiment ? Pour vous, l'œuvre est-elle ouverte ou fermée ? ».

J. M. : « Je ne sais pas s'il y a une différence, l'œuvre est en métamorphose. C'est si peu un corpus qu'il faudrait toujours recommencer. C'est un peu la différence qui existe entre ces deux peintres modernes, Matisse et Bonnard. Bonnard était si peu content de ses tableaux qu'il mettait des années pour les faire, tandis que Matisse ne les retouchait jamais. La poésie est toujours ouverte. J'ai cru un moment que je n'écrirai plus, mais, quand à la fin, j'avais devant moi le poème, je l'embrasais. Il peut y avoir une sorte d'effacement, comme entre deux amis : “Quand ça marche mieux, c'est toi.” Dans la poésie, quand on est bien inspiré, c'est un besoin pour la joie, “pour mieux vivre”. “Je ne sais pas si je mourrai, mais je fais mon devoir”, comme dit Baudelaire, “pour tenir tête au destin” ».

Q : « Rilke, dans les *Lettres à un jeune poète*, évoque le rapport ontologique du poète à l'écriture, Saint-John Perse a déclaré écrire « pour mieux vivre ». Puisque votre discours est riche d'évocations littéraires, y a-t-il, selon vous, gémellité dans l'expérience d'écriture et dans l'expérience de lecture ? ».

J. M. : « Poeta poetam fricat ». Lire, c'est prendre l'œuvre et la refaire. Sans vous, l'œuvre meurt. La lecture, c'est la lente méditation. C'est un regard d'amour, la conversation avec l'âme ».

Q : « Vous arrive-t-il de ne pas comprendre ? ».

J. M. : « Ça m'arrive tout le temps, mais c'est un bonheur de ne pas avoir pu tout comprendre, un bonheur symptomatique de la richesse de l'œuvre. L'œuvre est tellement vaste ! ».

Q : « Vous diriez la même chose, Pierre Oster ? ».

P. O. : « La compréhension fait défaut, mais quel bonheur de pouvoir revenir au poème ! On ne viendra jamais à bout de *La Jeune Parque*.